

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 31

Artikel: Le prisonnier
Autor: Gorki, Maxime
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255377>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTUROY



N° 31

Supplément du Dimanche 6 août

1905

LE PRISONNIER par Maxime GORKI

(Traduction de S.-M. PERSKY)

— Là-bas, derrière cette colline. Tous les champs d'alentour leur appartenaient. C'étaient des gens excessivement riches... mais ils furent ruinés après l'affranchissement des serfs. Moi aussi, je leur appartenais, ici nous avons tous été à eux... C'était une grande famille... Le colonel lui-même s'appelait Alexandre Nikitch Toutchkoff. Il avait des enfants: quatre fils; où sont-ils tous maintenant? On dirait que le vent emporte les gens, comme les feuilles en automne. Un seul d'entre eux est encore ici, Ivan Alexandrovitch; c'est chez lui que je te mène, c'est notre bailli... Il est déjà vieux.

Le prisonnier se mit à rire. Il riait sourdement, d'un étrange rire intérieur; sa poitrine et son ventre s'agitaient, mais son visage restait immobile, c'étaient comme des aboiements sourds sifflant à travers ses dents découvertes.

Iefimouchka, effrayé, se pelotonna sur lui-même, et, se rapprochant de son gourdin, demanda:

— Qu'est-ce qui te prend? Es-tu devenu fou? Pourquoi ris-tu ainsi?

— Ce n'est rien... cela passera... dit le prisonnier d'une voix saccadée, mais caressante. Raconte encore...

— Oui, donc voilà l'affaire, il y a eu des messieurs Toutchkoff, et maintenant il n'y en a plus. On ne sait

pas s'ils sont morts, s'ils sont perdus; on n'a plus jamais entendu parler d'eux et on ne les a jamais revus. Surtout l'un d'entre eux... le cadet, on l'appelait Victor, Vitia. Nous étions camarades tous les deux... A l'époque où fut déclaré l'affranchissement, nous avions environ quatorze ans... Ah! quel gentil petit garçon c'était... que Dieu fasse grâce à son âme. Plus pur que le ruisseau! Toujours occupé, toujours ac-

tiif... Où est-il maintenant? Est-il encore vivant ou non?

— Pourquoi l'aimais-tu tant? demanda le compagnon d'Iefimouchka à voix basse.

— Pour tout, s'exclama Iefimouchka. Pour sa beauté, son intelligence, son cœur. Ah! ma petite âme, fruit mûr, homme étrange que tu es! Tu aurais dû nous voir ensemble alors... aïe, aïe, aïe! A quels jeux n'avons-nous pas joué! et comme la vie était gaie! oh! oui! bien gaie! Quelquefois il me criait: „Iefimouchka, allons à la chasse!" Il possédait un fusil que son père lui avait donné à un anniversaire et il prenait parfois un autre fusil pour moi.

Et nous venions dans ce bois pour deux

ou trois jours! Nous rentrions à la maison. On le grondait, on me fouettait, et, le lendemain, il criait de nouveau: „Iefimouchka, allons aux champignons!" Nous en avons tué des milliers d'oiseaux!



Le prince de RADOLIN (1)

Phot. Léon Bouet.

ambassadeur allemand à Paris, photographié avec la princesse de Radolin (2) lors d'une partie de polo dans le parc du château de Bagatelle.

(Texte page 247)

Nous en avons cueilli des quinaux de ces champignons! Il attrapait parfois des papillons et des scarabées, les transperçait d'une épingle et les piquait dans une boîte. C'était intéressant! Il m'apprit à lire et à écrire... „Iefimka, me dit-il, je veux t'instruire”. — „Si vous voulez.” Et il commença... Il me disait: „Dis a!” Je criais: „A”. Et de rire.

D'abord, ce fut une plaisanterie pour moi: à quoi cela sert-il au paysan de savoir lire et écrire! Mais il m'exhortait: „C'est pour étudier qu'on t'a donné la liberté, imbécile! Quand tu sauras lire et écrire, tu apprendras comment il faut vivre et où il faut chercher la vérité!” L'enfant était intelligent; il avait entendu les grandes personnes tenir des discours de ce genre et il avait commencé à les répéter... C'étaient des bêtises, bien sûr... Elle est dans le cœur, l'instruction, c'est le cœur qui montre où est la vérité... C'est lui qui a la meilleure vue... Ainsi donc, Vitia m'instruisait; il y avait pris tellement de goût qu'il ne me laissait plus le temps de respirer. C'était un travail pénible! Je le suppliais, lui disant: „Vitia, l'étude est au-dessus de mes forces; je ne peux pas apprendre”... Il fallait l'entendre crier alors: „Je te rosserai avec la cravache de papa, si tu n'étudies pas!” „Je t'en supplie, laisse-moi.” Et j'étudiais. Une fois, je m'enfuis de la salle, je me levai et me sauvai à toutes jambes... Il me chercha toute la journée, son fusil à la main, pour me tuer. Après cela, il me dit: „Si je t'avais rencontré ce jour-là, je t'aurais fusillé!” Voilà le caractère vif qu'il avait! Il était indomptable et passionné, un vrai seigneur... Il m'aimait beaucoup, c'était une âme ardente... Une fois, mon père m'avait couvert le dos de meurtrissures en me frappant avec des courroies, et lorsque Vitia, qui était venu dans notre maisonnette, vit cela... mon Dieu, qu'arriva-t-il? il pâlit, se mit à trembler, et, serrant les poings, il grimpa sur le poêle où mon père était couché. Il lui dit: „Comment as-tu osé faire cela?” Mon père répondit: „Je suis son père.” — „Ha! ha! très bien, je ne viendrais pas à bout de toi à moi tout seul, mais, sois bien sûr que ton dos sera pareil à celui d'Iefimka.” Après quoi, il se mit à pleurer et s'enfuit. Et le croirais-tu, brave homme? il tint parole. Il s'arrangea probablement avec la valetaille; toujours est-il que mon père rentra un jour à la maison en gémissant; il voulut enlever sa blouse; mais elle était toute collée à sa peau... Il se fâcha alors contre moi et dit: „C'est à cause de toi que je souffre, de toi, chien, qui es toujours à mendier les faveurs de ton maître.” Et il me donna un bon soufflet... Mais il s'était trompé en m'insultant ainsi, car je n'ai jamais été le chien du maître.

— C'est vrai, Iefimka, tu ne l'as jamais été — dit le prisonnier d'un ton affirmatif et tout tremblant — cela se voit tout de suite; tu n'aurais pas pu être le chien de qui que ce soit, ajouta-t-il hâtivement.

— Oui, oui, c'est cela, s'écria Iefimouchka... je l'aimais tout simplement, ce Vitia! C'était un enfant si capable, tous l'aimaient, et non pas moi seulement... Il lui arrivait de tenir différents discours; je ne me souviens plus de ce qu'il disait, il y a déjà plus de trente ans que cela s'est passé... Ah! mon Dieu! Où est-il? Peut-être est-il vivant et occupe-t-il une haute situation, ou peut-être est-il plongé dans le gouffre. La vie des hommes est si vaine. Elle bouillonne, déborde et ne fait rien qui vaille... Et les hommes périssent... et c'est dommage pour eux, c'est si dommage.

Iefimouchka, soupirant profondément, laissa tomber sa tête sur sa poitrine... Le silence dura une minute.

— Et tu me plains, moi? interrogea d'une voix contente le prisonnier. Il demandait cela avec une joie véritable; tout son visage s'éclairait d'un bon et doux

sourire...

— Quel homme original tu es! s'exclama Iefimouchka. Comment ne pas te plaindre! Qu'est-ce que tu es, quand on y pense bien?... Puisque tu vagabondes, c'est que tu n'as rien sur la terre qui t'appartienne, ni toi, ni parents. Et peut-être as-tu quelque grand péché sur la conscience; qui sait? Tu es un infortuné, en un mot...

— C'est vrai, dit le prisonnier.

Et ils se turent de nouveau. Le soleil était déjà couché et l'ombre devenait plus épaisse. Dans l'air se répandait l'odeur de la terre mouillée, des fleurs et des mousses humides de la forêt... les deux hommes restèrent longtemps assis sans parler...

— On est bien ici... mais il faut s'en aller tout de même. Il nous reste encore environ huit verstes à faire. Allons, père, lève-toi!

— Restons encore un peu, demanda le „père”.

— Je voudrais bien; moi-même, j'aime à être près de la forêt, le soir... Seulement, quand arriverons-nous chez le bailli? Il me grondera si nous venons tard...

— Cela ne fait rien, il ne grondera pas.

— Tu as donc un moyen pour le calmer! dit le centenaire, en souriant.

— J'en ai un.

— Allons donc!

— Et pourquoi pas?

— Tu plaisantes! Tu seras bien reçu... à coups de poing...

— Il bat les gens, vraiment?

— Et comment! Il est adroit: quand il vous donne un coup de poing sur l'oreille, il semble qu'on vous a fauché les jambes.

— Hé bien, nous le paierons de la même monnaie! dit le prisonnier d'un ton assuré, en frappant amicalement sur l'épaule de son convoyeur.

Ce mouvement était familier et déplut à Iefimouchka. De toutes manières, il était le supérieur, et ce dindon de prisonnier ne devait pas oublier que Iefimouchka portait sur son sein une plaque de cuivre, insigne de ses fonctions. Iefimouchka se leva, prit son gourdin, et arrangea sa plaque de cuivre bien en évidence au milieu de sa poitrine. Alors il dit sévèrement:

— Lève-toi, allons!

— Je ne veux pas! dit le prisonnier.

Iefimouchka se troubla, et, les yeux écarquillés, il garda le silence, pendant une demi-minute, ne comprenant pas pourquoi son prisonnier commençait tout à coup à plaisanter.

— Allons, ne lambine pas, partons! dit-il d'un ton plus doux.

— Je ne veux pas! répéta le prisonnier avec fermeté.

— Comment, tu ne veux pas? s'écria Iefimouchka plein d'étonnement et de colère.

— Non. Je veux passer la nuit ici, avec toi... Allons, prépare donc un feu.

— Je te ferai passer la nuit ici, en t'allumant un feu dans les côtes, moi! menaça Iefimouchka.

Mais, dans la profondeur de son âme, il était stupéfait. Cet homme disait: je ne veux pas aller — et il n'offrait pas de résistance, il n'essayait pas de se battre, il restait couché par terre, et c'était tout. Que faire?

— Ne crie pas, Iefim! conseilla tranquillement le prisonnier.

(A suivre.)

Maxime GORKI.

Le nombre des émigrants allemands a été, en 1904, de 27 984 contre 36 310 en 1903 et 32 098 en 1902.